

Journaux de pierre

En Égypte, le graffiti est devenu l'un des narrateurs personnages de l'évolution politique, un moyen pour dénoncer et pour créer une conscience collective.

Cristina Rojo

Les couches de peinture se superposent sur le mur jusqu'à atteindre une certaine épaisseur et aux craquelures du mur en pierre s'ajoutent les dégâts provoqués non seulement par la climatologie mais aussi par l'intransigeance. En plein centre du Caire, la peinture murale de quatre mètres de haut sur 25 mètres de long éclaire avec ses couleurs vibrantes la rue Kasr el Nil, entourée comme toutes les autres rues par la circulation et le va-et-vient des gens, ensevelie par la poussière du désert qui couvre chaque immeuble jusqu'à teindre la ville d'un monotone ton marron. Cela fait des mois qu'un groupe d'artistes locaux ont choisi cet espace proche de la place Tahrir pour donner libre cours à leur expressivité et la laisser, de plus, dans le point de mire des masses d'Égyptiens que l'on pressentait déjà allant marcher le long de cette rue quelques jours après, le 30 juin 2013, lorsque Tamarrod appela au renversement de l'ancien président, Mohammed Morsi.

Le sculpteur Alaa Abd el Hamid, l'artiste Ammar Abo Bakr, le spécialiste en calligraphie Samah Ismail et l'écrivain et poète Ahmed Aboul Hassan s'étaient mis d'accord pour revendiquer à nouveau l'essence de l'esprit égyptien à travers l'art, dans le désir d'inspirer leurs concitoyens à travers la beauté de leur pays, transformé en visage féminin. Celle-ci porte des fleurs dans ses cheveux tressés et un collier doré, rouge et bleu qui ressemble au buste de Néfertiti. « Avant d'ouvrir les yeux, avant que ma mère me voie, l'on me dessina la ligne de *khôl* jusqu'aux joues, pour ressembler à tes statues. » Les mots d'Aboul Hassan, répétés tout au long du mur, font référence à la pratique traditionnelle égyptienne de dessiner une ligne de *khôl* sur les yeux des nouveau-nés, les statues sont les majestueuses représentations des pharaons d'il y a des milliers d'années et dans cette peinture murale ils sont représentés par les figures en métal d'Alaa Abd el Hamid. Le sculpteur, de 27 ans, avait récupéré les pièces de son exposition en solitaire *The solution is the solution* (La solution c'est la solution), et il leur ajouta des ailes et des couleurs pour imprégner la scène d'une pointe d'optimisme.

Les mois sont passés depuis lors et, de la même façon que la vertigineuse scène politique a évolué vers un nouveau régime intérimaire sous la direction de l'armée, la peinture murale de Kasr el Nil a peu à peu changé. Au cours des premières semaines de novembre, cet espace a déjà subi trois transformations où plusieurs graffeurs de la ville ont ajouté leur touche personnelle. Les couleurs noir et jaune ont peu à peu accaparé l'espace face aux bleus et blancs du début, comme une sorte de protestation vis-à-vis de l'emblème des Frères musulmans (après le massacre du 14 août dans la mosquée de Rabaa al Adawiya, l'utilisation d'une main noire avec quatre doigts levés sur fond jaune est devenue l'emblème des défenseurs de Morsi). El Zeft, Hanaa el Degham et Amr Nazeer ont posé leur empreinte aux côtés d'Amro Okacha et des traits des Brigades de Mona Lisa, un collectif d'artistes de rue qui a surgi au cours de la révolution en tant que contrepartie à ceux qui réalisaient des graffitis pro-islamistes. Le réseau de couleurs et d'idées s'est vu peu à peu recouvert par une épaisse ligne noire qui parcourt tout le mur. « La ligne noire est un symbole de tous les sombres événements qui se sont succédés en Égypte depuis le début de la révolution », explique Ammar Abo Bakr.

L'observation critique du travail des graffeurs dans les rues du Caire est un outil vital pour comprendre à quel stade se trouve le pays, presque trois ans après la chute de Moubarak. Le rôle de cette forme d'expression, depuis qu'elle a surgi au début de la révolution jusqu'à aujourd'hui, a été fondamental non seulement en tant que forme de dénonciation face aux injustices du pouvoir, mais aussi dans la création d'une conscience collective reposant sur des icônes populaires, des victimes devenues des martyrs et des slogans assimilés comme des mots d'ordre. « La première chose dont je me souviens avoir peint sur le mur, ce sont les phrases de frustration et de désespoir que j'écoutais sur la place [Tahrir] en janvier 2011 », raconte l'artiste graphique Ganzeer au sujet de ses premières interventions dans la rue. Ces phrases affichées sur le mur ont défilé devant les yeux de millions d'Égyptiens, elles ont été partagées dans les

réseaux sociaux et elles ont voyagé jusqu'à l'étranger dans les pages des livres sur la révolution. De cri spontané, elles sont devenues un témoignage social d'un moment historique.

Le pouvoir change de mains, la bombe observe

Les graffeurs ont débuté leur croisade artistique contre le système avec des graffitis dirigés à l'ancien dignitaire Hosni Moubarak (au pouvoir depuis 1981 jusqu'en 2011). Leur réveil représentait une façon de crier « ça suffit » et de répondre à la répression policière des manifestations qui se sont accrues jusqu'à la chute de l'homme connu comme le « dernier pharaon » du pays. Pendant la période de transition où les Forces armées ont pris les rênes du pouvoir, les arrestations et les abus se sont poursuivis. Six mois après la sortie de Moubarak, aucun relai légitime ne s'était encore produit. Le slogan le plus répété pour lors était « No SCAF » (Non au Conseil suprême des forces armées). À partir de juin 2012, avec l'arrivée de Morsi au gouvernement, il est devenu la nouvelle cible des critiques des activistes. « Morsi, va-t'en », lui criaient les graffitis, ôtant ainsi sa légitimité au leader des Frères musulmans et à des élections où ils ne sentaient que leur pays était représenté.

Le dernier tour de vis, avec la déposition de Morsi en juillet et l'entrée en fonction du régime intérimaire d'Abdel Fatah al Sissi, ferme le cercle historique d'Égypte au point qu'il semble que le pays soit revenu en arrière, vers un point indéterminé entre le passé et le présent. À présent, les graffitis n'accusent plus personne concrètement des injustices. Ils vont au-delà. « Qui tue tes enfants alors qu'ils n'ont pas encore atteint la puberté ? », s'enquiert sur le mur le portrait ailé d'une petite fille, morte suite aux coups de feu de plusieurs hommes encagoulés dans les environs d'une église copte. Les artistes veulent émouvoir leurs compatriotes, les faire réfléchir, chercher leur côté le plus critique, revitaliser leur esprit révolutionnaire qui souleva le pays entier il y a trois ans contre une dictature longue et crue. « Nous ne voulons pas détruire, nous voulons donner de quoi réfléchir aux gens et que ce soit eux qui agissent avec bon sens », commente Ammar Abo Bakr. « Nous continuons



Peinture murale réalisée par plusieurs artistes égyptiens. Le Caire./ C.R.

à croire en la révolution, et nous voulons que les gens soient avec nous. »

Une forme de dialogue sans camp

Il y a quelques mois, un couple de policiers en uniforme s'embrassaient sous un pont de l'île de Zamalek (dans le centre du Caire). Il s'agissait seulement d'une scène silhouettée sur le ciment qui a aujourd'hui disparu sous une grosse couche de peinture. « Si quelque chose leur fait peur, la seule chose qu'ils peuvent faire [le gouvernement intérimaire ou leurs détracteurs] c'est l'éliminer », commente Ahmed Seddik, anthropologue et guide en Égypte, qui a inclus le tour « Cairo grafiti » parmi ses offres. « C'est le plus populaire de ceux que je présente en ce moment, et ce ne sont pas seulement les touristes qui me le demandent, mais aussi des représentants et des personnalités en visite dans la capitale ». Rares sont ceux qui restent indifférents face aux dénonciations en *sprays* sur les murs, et, même si peindre sur la voie publique en Égypte ne constitue pas encore un délit, le ministère du Développement local a préparé un projet de loi pour mettre fin aux graffitis « abusifs ». Si celle-ci devient une réglementation officielle, les personnes arrêtées pour cette raison encourrent des peines de quatre ans de prison ou une amende de 100 000 livres égyptiennes (environ 10 800 euros)

Dans des zones comme Nasr City, où habite, selon la tradition, une classe moyenne-supérieure qui s'identifie au régime militaire, des graffitis sont apparus contre ce que les partisans des Frères musulmans considèrent comme un coup d'État. On peut les identifier par les lettres CC (lues en anglais elles se prononcent Sissi, le diminutif du chef de l'État-Major et commandant en chef des Forces armées, Abdel Fatah al Sissi). « CC est un traître », « CC est un assassin », « CC est ici », peut-on lire sur les conteneurs et les murs. Les mots *anti-coup* et *coup=terrorisme* sont aussi populaires dans ce quartier, ainsi que le chant des partisans des Frères musulmans : « Va-t'en, oh Sissi, Morsi est mon président ».

Dans le centre-ville, à quelques pas de la place Tahrir, les revendications sont autres. Beaucoup sont ensevelies sous différentes couches de peinture, comme si le mur représentait un journal où les dernières nouvelles prennent le relais des anciennes. En cet après-midi de novembre, dans la rue Mohammed Mahmoud, personne ne s'interpose entre le graffeur Abood et son mur. Cet égyptien de 32 ans travaille sur cette peinture murale depuis plus de six mois et consacre tout le temps que lui laisse son travail dans une entreprise d'alimentation à peindre et repeindre des dénonciations. Perché sur une échelle, avec un t-shirt couvert de taches de couleurs, il retouche une scène où il représente un gouvernant sans tête, face auquel s'entassent des policiers et des membres des forces de sécurité. Cela fait plusieurs jours qu'il dort près du mur où il travaille, mais il assure le faire pour ne pas perdre le fil de l'inspiration, et non parce que son travail soit menacé. « Les gens ne me dérangent jamais, mêm-

me si je crois que c'est en partie parce que beaucoup ne le comprennent pas. Une fois, j'ai dessiné un serpent avec des militaires jaillissant de sa bouche. Un militaire s'est approché et m'a demandé quelle était la signification de cette image. Je lui ai simplement répondu qu'il s'agissait d'une représentation de l'armée comme un serpent, sans plus de connotations. Il m'a dit, 'très bien', mais le lendemain le serpent était raturé. Ça m'est égal – dit-il tranquille –, si quelqu'un arrive et dessine sur mon travail, le lendemain je continue et le dessine à nouveau. Ici, rue Mohammed Mahmoud, on peut peindre en sécurité, il s'agit de notre rue. Tout le monde te connaît et personne n'aurait l'idée de venir nous arrêter ici ».

Abood, de même que beaucoup de graffeurs qui ont émergé en parallèle au développement de la révolution, assure que ceci est maintenant devenu une façon de vivre, une responsabilité sociale. Il est impossible de faire confiance aux médias qui font de la propagande pour un camp ou pour l'autre, et la seule façon de rester intègre face aux changements de pouvoir, c'est de rester toujours sur ses gardes. « Si je crois que l'on réussira à élire démocratiquement un gouvernement digne de notre pays ? Cela me semble difficile. Mais même si nous en avons un, il commettra toujours des erreurs, il y aura toujours des injustices qui auront besoin de notre travail pour que l'on ne les oublie pas. Nous, les artistes, continuerons toujours à observer ceux qui détiennent le pouvoir, et nous placerons ceux qu'il faut devant le projecteur de la critique sociale ».

Même la jeune Aya Tarek, artiste née à Alexandrie et pionnière dans l'arrivée du graffiti dans son pays, défend ses compagnons dans leurs campagnes contre les abus de pouvoir. Tarek s'est écartée ouvertement des graffitis au contenu politique, elle est fatiguée qu'aujourd'hui en Égypte il n'y ait pas de place pour les artistes qui n'imprègnent pas leurs œuvres avec des échos de la révolution. Convaincue du fait que la mission d'un artiste c'est aussi d'offrir à ses concitoyens des moyens d'évasion, des routes imaginaires avec lesquelles s'évader d'une sombre réalité, Tarek préfère consacrer son talent à représenter la beauté du monde. C'est ce qu'elle a fait sur la grande peinture murale en couleur qu'elle a érigée dans un quartier gris de Cologne (Allemagne) cet été, défiant ainsi le prototype selon lequel la créativité actuelle dans son pays ne présente qu'une unique source d'inspiration.

Avec ou sans contenu politique, le graffiti est lié à la culture égyptienne depuis bien avant le *Printemps arabe*. Les murs des tombes pharaoniques étaient déjà décorés avec des couleurs, et cela fait des siècles que les façades des villas les plus pauvres dans le sud du pays sont recouvertes de représentations picturales des pèlerins qui entreprennent leur voyage obligé vers La Mecque. La révolution qui a éclaté il y a trois ans ne représente que le réveil nécessaire d'un folklore dont la poussière est tombée pour teindre les rues de rage. Après tout, comme l'a dit Aldous Huxley : « Qu'est-ce que l'art, sinon une protestation contre les terribles rigueurs de la vie ? » ■